

nité ; mais le vieux *Yankee* ne se rebuta point. Il s'inquiétait peu de se démentir lui-même ; ces sortes de scrupules n'ont pas cours aux Etats-Unis. Le passé n'existe pas pour les Américains, ils sont tout au présent et à l'avenir. En avant ! en avant ! Telle est leur devise. C'est un peuple de gens d'affaires.

Pendant six semaines, tous les journaux refirent le même article sur la même question sans se soucier de la fatigue des lecteurs. Voulez-vous persuader, dit un sage, répétez sans cesse la même chose dans les mêmes termes. Si vos raisons sont bonnes, elles ne perdent rien à être répétées ; si elles sont mauvaises, elles ne peuvent qu'y gagner. Enfin, jugeant que l'opinion publique était préparée à céder, il convoqua un *meeting*. J'ai déjà donné une idée de son éloquence, je n'essayerai pas de reproduire son second discours. Il suffit de dire qu'il se surpassa. Ses paroles onctueuses exprimaient le regret d'un homme de bien qui s'est trompé et qui a calomnié l'innocent. Heureusement, ajoutait-il, dans la libre Amérique, cette patrie de la vérité, l'erreur ne pouvait être ni dangereuse ni de longue durée. Il expliqua ensuite que la richesse toujours croissante de Scioto permettait aux habitants de payer aisément une indemnité légitime, qu'un emprunt de quatre cent mille dollars, amorti en trente années, semit un poids fort léger pour une ville destinée à devenir l'un des grands entrepôts du monde. Il fit valoir une foule d'autres raisons américaines qu'on m'accuserait d'inventer, si je les rapportais ici, et il obtint que le *meeting* proposerait au conseil municipal la résolution suivante : " Il sera fait un emprunt de quatre cent mille dollars, payable en trente années par voie d'amortissement, et qui sera destiné à indemniser Charles Bussy, légitime propriétaire de l'ancienne forêt du Scioto. "

Le lendemain, cette résolution fut votée par le conseil municipal, et le maire offrit de souscrire l'emprunt à dix pour cent. Sa proposition fut acceptée, et le vieux Samuel se donna le plaisir d'annoncer à tous ses amis le prochain mariage de Charles Bussy avec la belle Cora.—Quel homme ! dit à ce propos un des conseillers municipaux ; tout lui réussit.

Jenkins devint plus puissant que jamais à Scioto-Town. Il écrivit à la belle Cora de partir de New-York et de se tenir prête à épouser Bussy.

En même temps, suivant leurs conventions, il paya à celui-ci deux cent mille dollars et garda les deux cent mille autres pour lui et pour Cora. Bussy transporté de joie, emporta le portefeuille tout bourré de *banknotes* américaines, et alla trouver son ami Roquebrune. Celui-ci l'attendait avec impatience.—Grâce à toi, je suis riche, dit le Français en l'embrassant. Ma fortune, ma vie, tout est à toi.

—Ta vie, c'est bien, mon cher ami, je l'accepte ; mais ta fortune ! me prends-tu pour un Jenkins ?...ajouta Roquebrune. Et la mariée ?...

—Comment ! la mariée ! dit Bussy en pâlisant.

Sans doute. N'ai-je pas engagé ma parole que tu épouserais miss Cora, la plus belle des filles de New-York ?

—Et ne m'as-tu pas promis qu'elle me rendrait ma parole ?

—Allons, encore une corvée !

—Mon cher Roquebrune, au nom du ciel ! sauve-moi de miss Cora.

Voudrais-tu me voir jusqu'au cou dans les Jenkins ? C'est bien assez d'être forcé de faire bon visage à ce vieux misérable que j'ai trois fois par jour envie d'étrangler, et à son coquin de fils qui a voulu m'assassiner. Ecoute-moi : j'aime une fille charmante, mille fois plus belle que Cora, et je veux l'épouser.

—Encore une passion en l'air ; mon cher ami, tu va t'embourber de nouveau. Je ne puis pas, après tout, passer ma vie à te tirer d'embarras. Retourne en France, marie-toi, fait souche d'honnêtes gens, et laisse-moi plaider tranquillement mes procès à Montréal.

—Ne me raille pas, dit Bussy, j'aime aujourd'hui, et d'un amour sincère. Veux-tu me donner ta sœur en mariage ?

—Peste ! dit Roquebrune en riant, tu n'est pas dégoûté. Je ne te la donne pas, je te la refuse encore moins. Elle est libre et maîtresse de ses actions.

—Au moins voteras-tu pour moi dans le conseil de famille ?

—Si tu es sage...Délivrons-nous d'abord de Miss Cora.

—C'est bien aisé, dit Bussy. Je laisse au vieux Samuel et

à sa fille les deux cent mille dollars que stipule le traité, et je suis dégagé de tout.

—Oui, dit Roquebrune ; mais le vieux *Yankee* gardera ton argent et se moquera de toi. Voilà une belle invention vraiment ! N'as-tu pas honte d'un si pauvre expédient ? Quoi ! Samuel t'aura voulu déshonorer, t'aura fait assassiner à moitié, et tu lui laisses pour sa peine deux cent mille dollars ?

—Conseille-moi donc, reprit Bussy. J'ai déjà pensé à tuer en duel son brigand de fils.

—Patience. L'idée est bonne, mais chaque chose doit venir en son temps. Je te fournirai une occasion superbe de lui couper la gorge. A présent, je veux que Samuel te restitue ton argent, je veux que Cora refuse de t'épouser, et Samuel restituera, et Cora n'épousera point, je te le garantis.

—Comment feras-tu pour la dégoûter de moi ?

—Charmante fatuité ! Va, j'aurai moins de peine que tu ne crois. Que veut Cora ? Un mari et de l'argent. Connais-tu lord George Aberfoil, comte de Kilkenny, pair d'Ecosse et d'Irlande ?

—Point du tout. Qu'est-ce que cela ?

—C'est un grand homme au poil roux, orgueilleux comme Artaban, droit comme un fil à plomb, gros comme un muid, haut comme une cathédrale. Voilà le mari que je destine à Cora.

— Tu le hais donc beaucoup ?

— Jusqu'à la mort. Je veux que Cora soit comtesse : c'est ma fantaisie. Cette petite personne me plaît, et j'entends faire sa fortune. Elle est jolie, elle a de l'esprit, de la grâce, elle est égoïste comme son père et souverainement impertinente ; ce sera une paresse accomplie.

— Où est ce lord précieux ?

— A New-York. Il a quarante ans et voyage pour son instruction.

— C'est donc un savant ?

— Lui ! le pauvre homme, je crois, n'a jamais mis le pied dans une bibliothèque ; mais c'est un boxeur distingué, un vaillant nageur, un cavalier parfait, et le *gentleman* de toute l'Europe qui boit le plus longtemps sans tomber sous la table. Il est d'une force herculéenne. Un jour, dans une course de chevaux, son cheval, qu'il montait lui-même, fit un faux pas. Furieux d'avoir perdu le prix, il mit pied à terre, et l'assomma d'un coup de poing. Le pauvre animal tomba mort, comme s'il eût été frappé de la foudre. Voilà ce que c'est le lord Aberfoil, comte de Kilkenny, mon ennemi personnel.

— Comment êtes-vous devenus ennemis ?

— Par hasard. Je nage comme un esturgeon, et lui comme un alligator. Un jour, nous nous rencontrâmes aux chutes du Niagara. Il paria qu'il traverserait la rivière d'un bord à l'autre, à trois cents pas au-dessous des chutes, et que personne n'oserait le suivre. Tous les assistants se moquèrent de lui. Il avait bu, il s'échauffa et se vanta qu'aucun Canadien-Français n'oserait faire ce que faisait un Anglais. Tu sais le peu de sympathie des deux races. Nous ne supportons les habits rouges qu'à la condition de ne les voir jamais et de n'en être pas gouvernés. J'acceptai le pari, j'ôtai mon habit, et nous nous jetâmes dans la rivière. J'arrivai sans peine à l'autre bord ; mais le pauvre Kilkenny, bien qu'excellent nageur, s'arrêta court au milieu de l'eau, et sans le bateau à vapeur qui se trouva là fort à propos pour le recueillir, l'Angleterre perdait l'un de ses plus agréables boxeurs. Il ne m'a jamais pardonné mon triomphe. Depuis ce temps, il me suit partout, et me propose cent paris différents, car il ne peut pas supporter, dit-il, l'idée qu'un être vivant l'emporte sur lui en quoi que ce soit. Je l'envoie tous les jours au diable, c'est-à-dire en Angleterre, et je ne puis pas me délivrer de lui. C'est Cora seule qui fera ce miracle.

— Va pour lord Aberfoil. J'accepte tout, mais débarrasse-moi de la fille du vieux Jenkins.

— Compte sur moi. Dans quinze jours tu seras dégagé, et tu pourras redemander au brave Samuel tes deux cent mille dollars. Il ne s'attend pas à ce compliment, et je suis sûr que sa figure nous fera rire. Je pars pour New-York. Quant à toi, ton rôle est facile. Montre la plus vive impatience de conclure ce mariage ; écris lettres sur lettres à miss Cora, et tâche d'obtenir une réponse. Le reste me regarde.

Les deux amis se séparèrent. Trois jours après, Roquebrune